

Jean-Michel GUYOT

A l'épreuve du temps

Je fais miennes mes limites d'un jour : ainsi, les projetant sur le jour que j'enferme dans cet étroit filet, j'ai tout loisir de n'en rien laisser échapper.

S'atteler à une tâche précise interdit d'en accomplir d'autres, sauf à faire trente-six choses à la fois, mais alors mécaniquement.

Lire un auteur et un seul, c'est labourer dans un sol si riche que tout le paysage environnant devient visible et même au-delà : l'auteur ainsi creusé a creusé lui-même de profonds sillons dans la riche terre de ses lectures, sillons qu'à mon tour je sillonne, mais en tous sens.

Ce paysage est vivant. Il ne cesse de croître. Y prospère tout ce qui, advenu, ne cesse d'advenir sous des jours nouveaux.

L'environnement mental ainsi circonscrit ne s'arrête pas aux strictes limites, fussent-elles mouvantes, dont l'auteur a bien voulu nous faire don en s'adonnant à l'élaboration d'un champ mental qui lui est propre et qui est devenu ce que nous appelons son œuvre.

Elle met en jeu et l'auteur et son époque, et cet au-delà de l'époque dans laquelle, de par son œuvre, il se trouve désormais, sorte de non-lieu bien réel pourtant, dès qu'une voix et une lecture consentent à ranimer l'espace déclos, ouvert sur la finitude réitérée, d'une conscience de soi qui a heureusement consoné avec ce qu'il faut persister à appeler la condition humaine.

La conscience de soi et la condition humaine, rassemblées en une voix autre - celle du lecteur impénitent - qui insiste, en accordant persistance à l'œuvre, fût-elle momentanément déconsidérée, voilà ce qui, se déployant à longueur de lecture, aboutit à ce pas à pas qui nie le passé récalcitrant tout autant que l'absolue vacuité de l'avenir indécidable, à la recherche d'un présent de pensée qui donne à penser le plus lointain dans *l'extrême proximité sans immédiateté* que sont à la fois le monde et l'œuvre conjointe.

Toute propriété nous vient des autres, fût-elle chèrement acquise, voire conquise de haute lutte, il n'est que de relire *Mein Eigentum* de Hölderlin...

Ainsi, lisant tel auteur, me voilà confronté à une pléiade d'artistes, d'auteurs et de témoins de la petite et de la grande histoire.

Le monde s'ouvre et une pensée se fait jour.

Même le poème en apparence le plus intime, même le poème comme venu de cette région reculée du cœur que le monde n'a pas empoigné, et qui nous offre sa paradoxale présence à travers temps, même le poème absolument personnel fourmille ou regorge de sève *étrangère*, à commencer par la date qui l'a vu naître à la parole qu'il lui a fallu tenir pour espérer retenir

un peu du jour qui l'a vu entrevoir ce tout autre qu'elle rend audible, ici et maintenant, dans sa lecture.

La lecture adverse ou complice est toujours un hommage rendu à l'humanité de qui l'a conçue, parfois en toute immodestie, parfois dans la plus grande humilité.

Pas de pensée sans une phénoménale capacité de concentration, concentration qui concentre en elle tous les paradoxes de la vie active : l'oubli serein, la négligence souveraine, le revers de la main pressée de passer à autre chose, et dans le même temps l'attention extrême portée aux moindres détails que soutient et sous-tend le constant souci de l'ensemble.

Qu'une œuvre tienne pour ainsi dire dans la paume de notre main ne doit pas nous faire oublier que sans elle notre main serait veuve de fruits, et comme écartée de toute préhension qui n'est pas une prise.

Y veille précisément le constant souci de l'ensemble plus grand que nous, plus grand même que celui par qui il est advenu.

Un ensemble en voie de gestation - une œuvre en cours d'élaboration - qui modifie ses paramètres d'équilibre interne à mesure qu'elle intègre de l'étranger, voilà ce que donne à vivre une passion frissonnante que met en jeu la pensée en acte.

Extérioriser, tout est là.

Rendre l'intime désirable et la pensée digne d'être rendue publique, c'est l'enjeu final qui se dessine dès les premiers pas dans la conquête du dicible que les hommes se communiquent les uns aux autres *depuis que nous sommes un dialogue*.

Citer, commenter ou crypter : voilà les trois temps possibles de la prise de parole écrite.

L'ensemble donne une œuvre ou se perd dans la redite.

Toute écriture est ainsi crispée sur l'avoir de son dire. Elle propose un rassemblement, un recueil aussi qui culmine dans ce paradoxe vivant qu'est tout passé recomposé.

Ne commence à faire œuvre que celui ou celle qui, se jouant des trois temps en en jouant, sait faire respirer l'ensemble qui l'anime en lui prêtant son souffle : on respire alors un air neuf, on entend une chanson nouvelle qui salue les airs anciens, tout en pointant l'oreille vers des accents et des sons renouvelés.

Les outils et les techniques ont beau changer, les terres, elles, demeurent. Il faut donc bien choisir *son climat* pour produire un de ces vins capiteux, capitaux qui enivre encore bien longtemps après qu'il a été vinifié.

Récolte à rebours, pour ainsi dire, la lecture vivifie qui la pratique en revivifiant l'apparemment insignifiant conquis de haute lutte sur l'indifférence des temps par qui de droit.

Passée inaperçues le temps de leur été, certaines moissons, aussi, étonnent longtemps après qu'elles ont eu lieu, et c'est alors l'été en hiver.

Les œuvres de Ducasse nous font encore cette impression. A y regarder de près, on peut affirmer qu'il y va ainsi de toute grande œuvre qui s'ouvre à nous : fraîches comme aux premiers jours, mais plus riches encore de tout ce temps inaperçu qui a déposé sa patine sur elles et tout aussi grosses d'un avenir indéfini.

Une œuvre passée inaperçue ou presque, du vivant de son auteur, porte en elle une charge d'avenir que ce dernier ne soupçonnait même pas : c'est comme si nous prêtions notre étonnement à l'auteur qui ne vit plus que dans la perception que nous avons de son œuvre ainsi rendue à l'avenir de sa peine.

La pauvreté joue là un rôle essentiel, et la ruse, bien sûr, sa complice.

Plus l'œuvre est éloignée dans le temps, moins il y a de données biographiques à se mettre sous la dent.

On rêve ainsi d'Empédocle ou d'Héraclite, ces presque parfaits anonymes dont le nom persiste cependant, attaché qu'il est à de rares fragments cités et commentés dès l'Antiquité par les doxographes à qui nous devons la transmission de leurs fragments.

Imaginons qu'un jour lointain nos grands noms ne subsistent plus qu'à travers de rares fragments. Il y a fort à parier qu'ils gagneraient en fascination ce qu'ils auraient perdu en substance.

Dores et déjà, notre haute culture s'apparente à ce phénomène par la fragmentation mémorielle à laquelle procède l'Ecole qui tranche dans le vif de l'immense patrimoine en imposant un choix restreint d'œuvres et de textes jugés exemplaires.

A cette nuance près : le biographique occupe une place importante dans l'appréhension des œuvres disponibles dans leur intégralité.

La fascination qu'elles exercent s'en trouve ainsi restreinte, mais la fascination importe à vrai dire aussi peu que la passion biographique héritée du romantisme qui tente, vainement d'ailleurs, de nous faire entrer dans l'intimité du créateur.

Certains oeuvrent dans une indifférence quasi générale. Cette indifférence laisse certainement le champ libre à un détestable esprit de chapelle, mais elle incline aussi à se pencher sur des œuvres méconnues, cette méconnaissance s'apparentant alors à celle qui nous frappe de prime abord quand nous lisons les œuvres devenues fragmentaires d'Empédocle ou d'Héraclite.

Les rares notices biographiques disponibles, alors, nous émeuvent. Elles tendent à combler l'attente que suscitent de trop rares œuvres en devenir dont on attend beaucoup et dont l'existence est menacée par l'industrie culturelle actuelle. C'est ainsi qu'en lisant des entrefilets consacrés à *Clair Obscur* et à quelques autres je ressens cette mélancolie très particulière qui s'empare de moi, lorsque je viens à songer au temps qui passe et qui emporte tout, à commencer par les meilleurs d'entre nous.

La rareté, là, tient lieu de bréviaire.

On prie le ciel pour que l'œuvre accomplie, si importante, mais inaperçue du grand nombre, soit enfin reconnue dans toute sa charge émotionnelle et pour son étonnante capacité à entrer en résonance avec les grandes œuvres du passé, au moment même où elle fait entendre quelque chose d'inouï.

Certaines œuvres tardivement reconnues et closes sur elles-mêmes depuis la mort de leur auteur, en revanche, ploient sous le poids de la luxuriance biographique. Le luxe de détails - le jour le jour entrepris par Caesar Glebbeck, par exemple, qui passe sa vie à fouiller la vie de Jimi Hendrix - ne compensera jamais la perte irrémédiable du créateur disparu à la fleur de l'âge.

La biographie d'un auteur, d'un artiste de manière générale, se referme sur lui comme une pierre tombale.

Pour retrouver l'air libre de l'œuvre - pour que celle-ci aussi bien retourne à l'air libre - il est nécessaire, salutaire même, d'oublier les circonstances heureuses ou malheureuses de la vie qui l'a vue naître.

Aux coups d'éclats, préfère les coups de génie, quand, le moment venu, tu éprouves le désir ardent ou le besoin fervent de t'ouvrir à ce que jamais ne donnera à voir ou à entendre quelque biographie que ce soit.

Est-il ainsi possible de s'abstraire totalement du contexte biographique et historique d'une œuvre ? Est-ce même seulement souhaitable ? On tendra à répondre résolument par la négative, si l'on tient à mettre en avant la modernité d'une œuvre censée nous intéresser dans ce qu'elle nous dit de l'état présent du monde dans lequel nous vivons.

Cette conception est largement répandue dans la critique journalistique qui valorise ce qui ressemble le plus à sa propre approche du réel : on sait gré aux auteurs qui donnent à voir et à comprendre des mondes contemporains qui nous échappent de par leur éloignement géographique ou leur isolement.

L'Iran est un bon exemple de pays mystérieux dont on ne comprend pas les menées et les visées à travers les actes de ses dirigeants. Même les Etats-Unis d'Amérique nous laissent perplexes. Toujours d'un point de vue français, on pourrait en dire autant d'Israël et de ce qui s'y joue sur le plan humain. Il serait intéressant de savoir, si la France fait office de mystère pour d'autres peuples, dans un mélange bien connu de fascination et de répulsion.

C'est ici la distance géographique qui tient lieu d'écart temporel et qui fascine : l'éloignement dans le temps d'une œuvre peut être tel qu'il ne reste d'elle que des fragments, tandis que l'éloignement géographique, lui, induit une fascination pour le tout autre soudainement mis à notre portée.

Fascination pour les époques lointaines et interrogations sans réponses sur le « qui » d'auteurs qui n'ont laissé que peu de traces de leur passage ou bien fascination pour des régions du monde mal connues qui défient les limites de compréhension de notre monde : l'intérêt se déplace, semble-t-il de la personne d'un auteur dont on ne sait presque rien aux personnes/personnages qui vivent dans telle ou telle œuvre contemporaine.

Il va de soi que la vie d'un cinéaste ou d'un auteur iranien, par exemple, ne laisse pas, ne doit pas laisser indifférent, tout comme la pensée qui résonne encore dans les fragments d'Héraclite nous importe autant, sinon plus que la signification qu'elle a pu avoir pour lui de son vivant au sein de la communauté vivante dans laquelle il a inscrit son action et sa pensée.

Le roman historique, très en vogue, est un moyen terme : il donne à voir les époques lointaines, en nous distrayant de nos angoisses contemporaines : il y a de la joie à évoluer imaginativement dans un monde qui ignorait le danger nucléaire, les antagonismes contemporains, « les enjeux de la mondialisation », « le réchauffement climatique », et du contentement rétrospectif aussi à savoir que les vieilles querelles et les vieux enjeux ne sont plus de mise de nos jours : exit ou presque les guerres de religion de jadis et les impérialismes de naguère.

Le roman historique offre une belle évasion hors du cadre étroit de l'actualité, tout en suggérant des comparaisons et des parallèles. Il est dans la nature de ces dernières de ne jamais se rejoindre, comme l'on sait. Ce que le roman historique bien fait donne à voir, c'est une certaine permanence : la condition humaine, toute historique qu'elle soit, n'en est pas moins ressentie comme le fil conducteur de l'humanité qui se cherche encore et toujours.

Fascination pour le grand nom qui subsiste à travers une œuvre presque entièrement perdue, passion d'origine romantique pour la vie des grands hommes et fiction historique dessinent notre rapport au temps : temps du créateur, c'est-à-dire l'époque qui a vu émerger son œuvre autant que sa temporalité propre, son ordre du jour inventé au jour le jour et notre temps à nous, c'est-à-dire l'époque dans laquelle nous nous débattons et le temps que nous consacrons à la réflexion ou à la rêverie.

Voilà en somme la triade dont il faut s'écarter tout en la maintenant dans notre ligne de mire, si nous voulons rendre justice aux œuvres.

La transparence est impossible.

Tout savoir sur la vie des autres, passion moderne, piètre désir aussi, car, s'il était satisfait, il ne nous resterait plus qu'à aller nous coucher pour dormir, et c'est précisément ce à quoi la passion de la pensée vivante se refuse.

Il n'est pas indifférent que les plus grandes pensées dorment dans la poussière des grandes bibliothèques. Il faut les en sortir en jetant un regard neuf sur ce qu'elles ont encore et toujours à nous offrir de neuf et de vivifiant.

Jean-Michel Guyot
15 janvier 2012